

tion de la presse américaine, et les productions indigènes qu'elle imprime aujourd'hui sont encore, à peu d'exceptions près, marqués de ce cachet d'infériorité qui s'attache à l'imitation.

En remontant à l'origine si récente de la nation anglo-américaine, on n'y trouve point ce travail de fusion, d'assimilation entre des races différentes, cet échange de langage, de mœurs et d'idées entre un peuple conquérant et un peuple conquis, dont le résultat final a donné à chacune des nations européennes un caractère particulier, qui se manifeste par une littérature originale.

L'Anglais est arrivé déjà vieux et civilisé sur le sol américain, où il a trouvé une race indigène de beaucoup inférieure à lui par les lumières, mais son égale en énergie individuelle et en orgueil, et de laquelle, par conséquent, il n'avait à attendre ni soumission ni enseignement. Aussitôt que le flot toujours croissant de l'émigration lui a permis de commencer l'œuvre à laquelle il était appelé, il n'a cessé de marcher en avant avec la ténacité saxonne, chassant impitoyablement le sauvage de forêts en forêts, de déserts en déserts, jusqu'à ce qu'il ait à peu près détruit la race indigène par le fer et la faim, s'inquiétant peu de savoir s'il ne détruisait pas du même coup un élément d'originalité nationale et de rénovation intellectuelle, une semence précieuse qui, mêlée à l'esprit anglais, l'aurait modifié, retrempé et rajeuni (1).

Ainsi donc, toutes les sources de poésie qui découlent des traditions et des mœurs, le citoyen des Etats-Unis les emprunte encore à la vieille patrie dont il a secoué le joug, à l'Angleterre ; quant à celles qui pourraient jaillir du sol, quant aux inspirations qu'il pourrait puiser dans le sein d'une nature admirable de beauté grandiose et sauvage, l'Anglo-Américain n'a ni le temps ni le désir de les rechercher, de s'y livrer et d'en jouir. Il s'agit pour lui, non pas de contempler la nature, mais de la vaincre ; non pas d'admirer ses merveilles, mais de lui arracher ses trésors. C'est le peuple le plus avide, le plus actif et le plus prosaïque du globe ; et son âpreté au gain se traduit pour lui en efforts aussi grands que ceux que les passions les plus sublimes enfantèrent jamais. Entraîné dans un mouvement perpétuel d'entreprises industrielles, commerciales, agricoles, il n'estime la littérature et les arts qu'en raison de leur utilité immédiate ; il a des milliers de journaux destinés à l'informer de ce qui se passe chez lui et chez les autres ; il produit et consomme des masses de traités, de dictionnaires technologiques, et il n'a pas un grand historien, pas un philosophe,

(1) Il semble, en effet, que les derniers sauvages, fuyant devant la hache du pionnier, aient emporté avec les os de leurs pères les dernières espérances de la poésie américaine. On le croirait du moins en lisant cette belle et noble supplique, vainement adressée au congrès américain, en 1829, par les Cherokees, et que nous extrayons en partie de l'excellent ouvrage de M. de Tocqueville, sur la *Démocratie en Amérique*. " Par la volonté de notre Père céleste, qui gouverne l'univers, la race des hommes rouges d'Amérique est devenue petite ; la race des hommes blancs est devenue grande et renommée. Lorsque vos ancêtres arrivèrent sur nos rivages, l'homme rouge était fort, et, quoiqu'il fut ignorant et sauvage, il les reçut avec bonté et leur permit de reposer leurs pieds engourdis sur la terre sèche. Nos pères et les vôtres se donnèrent la main en signe d'amitié et vécurent en paix. Tout ce que demanda l'homme blanc pour satisfaire ses besoins, l'Indien s'empressa de le lui accorder. L'Indien était alors le maître, et l'homme blanc le suppliant. Aujourd'hui la scène est changée ; la force de l'homme rouge est devenue faible. A mesure que ses voisins croissaient en nombre, son pouvoir diminuait de plus en plus ; et maintenant, de tant de tribus puissantes qui couvraient la surface de ce que vous nommez les Etats-Unis, à peine en reste-t-il quelques-unes que le désastre universel ait épargnées. Les tribus du Nord, si renommées jadis parmi nous pour leur puissance, ont déjà à peu près disparu. Telle a été la destinée de l'homme rouge d'Amérique. Nous voyez les derniers de notre race ; nous faut-il aussi mourir ? "

pas un grand poète. Parmi tous ses écrivains, il n'en est guère que deux qui soient parvenus à l'intéresser aux ouvrages d'imagination et dont le nom traversant l'Océan ait éveillé l'attention de l'Europe. Les noms de Washington Irving et de Cooper sont à peu près les seuls noms littéraires qu'offre jusqu'ici cette société nouvelle si féconde sous d'autres rapports, et encore le talent du premier, s'exerçant sur des sujets déjà épuisés pour nous, est-il de beaucoup inférieur à nos yeux au talent du second.

Le romancier Cooper est le vrai poète de l'Amérique ; il a admirablement compris en quoi pouvait jusqu'ici consister la poésie américaine ; il a admirablement compris que, dans un pays né d'hier, dépourvu de traditions historiques, et n'offrant, dans l'uniformité de son organisation sociale, de ses occupations et de ses mœurs, aucune saillie, aucun relief, il n'y avait matière ni à l'épopée, ni à la poésie satirique ou tragique, ni au tableau de mœurs proprement dit. Après un essai malheureux dans ce dernier genre, il y a bien vite renoncé pour s'occuper exclusivement, et avec un rare bonheur, d'appliquer les procédés de composition de Walter Scott aux deux grands aspects sous lesquels s'offre la nature américaine, les forêts et l'Océan, et aux deux grands faits qui forment jusqu'ici toute son histoire, la lutte des premiers émigrants contre les sauvages, et la guerre de l'indépendance contre l'Angleterre.

Je ne sais que peu de chose sur la vie de l'auteur du *Pilote* et du *Dernier des Mohicans*.

James-Fenimore Cooper, issu d'une famille anglaise originaire du comté de Buckingham, qui émigra en 1769, et s'établit dans l'Etat de New-York, est né en 1799 au sein de cette Etat, à Burlington, sur la Delaware. Il a passé son enfance près des sources du Susquehanna, dans la ville naissante de Cooperstown, dont il nous décrit avec tant de charme les commencements dans son roman des *Pionniers*.

A treize ans, il fut placé au collège de Yale, à New-Haven, et, trois ans plus tard, il entra dans la marine et se livra à de longs voyages, qui ne contribuèrent pas peu à donner à son talent ce caractère d'énergique originalité qui le distingue.

Forcé, par l'état de sa santé, d'abandonner le service maritime, il rentra dans la vie privée, se maria, et se livra tout entier à la culture des lettres, n'interrompant la série de ses productions, qui se succédèrent régulièrement chaque année, que par quelques voyages dans les différentes contrées de l'Europe, et un séjour plus prolongé à Lyon, où il exerça pendant trois ans, de 1826 à 1829, les fonctions de consul des Etats-Unis.

Son premier roman, publié en 1821 sous le titre de *Précaution ou le Choix d'un mari*, n'eût qu'un médiocre succès en Amérique et il est resté peu connu en Europe. C'est un roman de mœurs à la manière de miss Edgeworth, dont la scène se passe en Angleterre ; il est surchargé de petits détails inutiles, encombré de longues conversations, et ne présente qu'un très-faible intérêt. Son second essai fut plus heureux. Délaissant le tableau de mœurs et surtout des mœurs étrangères, dans la peinture desquelles il ne pouvait être que copiste, il chercha à traiter à la manière historique un sujet américain ; et il emprunta à la guerre de l'indépendance la donnée de l'*Espion*, qui parut peu de temps après son premier roman. Bien que le personnage principal d'Harvey-Birch, l'héroïque Porte-Balle, l'espion sublime qui sacrifie à la patrie non-seulement sa vie, mais son honneur, soit un peu forcé et peu homogène, et bien que l'auteur ait cru devoir faire figurer dans ce roman, d'une manière assez malheureuse et